

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'art public au village (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 310-314

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'Art public au village

*(Suite)*

Non, on ne songe point assez à la part énorme que les choses du dehors prennent dans notre existence ; on ne veut pas voir combien elles influent sur notre moral, combien elles agissent sur nos âmes.

Si tant d'hommes farouches, sombres, haineux, révoltés, se font aujourd'hui les négateurs forcenés de tout idéal, n'est-ce point peut-être, que pendant des années, trop de jeunes regards qui cherchaient la vie, ont seulement aperçu autour d'eux, les murailles noires et lépreuses d'une cité ouvrière, d'une rue sordide et sans soleil, pleine d'immondices, d'une usine revêche et informe.

Le comte Albert Vandal, de l'Académie française, dans l'intéressant récit de son voyage en Suède, fait le tableau suivant de sa visite à Lecksand : « Soudain, dit-il, de chaque tournant du lac, du fond de chaque anse, de chaque recoin de l'horizon, nous voyons accourir des barques immenses, légères pourtant et effilées, peintes en rouge, en bleu ou en jaune, guidées avec agilité par cinquante rameuses ; ces pirogues multicolores amènent la population entière des quatre grandes paroisses du pays au rendez-vous que Dieu donne chaque dimanche à ses fidèles.

Chaque *gaard* a sa barque employée à cet unique usage ; c'est une relique de famille qui se transmet de génération en génération.

Les paysans ont tous revêtu leurs habits du dimanche ; la coupe en est vieille de plusieurs siècles : la mode n'a pas encore pénétré à Lecksand. Ne regrettons pas son absence. C'est une fête pour les yeux que de contempler ces costumes bizarres, où le rouge, le bleu, le vert et le jaune se marient avec bonheur, sans se heurter, car l'imagination des paysans dalécarliens est tempérée par le goût et le sentiment inné du beau. Quoi de plus gracieux, de plus élégant, que ces longues jupes blanches relevées d'agrèments rouges, qui sont le costume et comme l'uniforme des rameuses ? Ce pourpoint blanc, ouvert sur un justaucorps écarlate, qu'un robuste garçon porte avec tant d'aisance, aurait fait rêver jadis notre jeunesse romantique, quand, éprise de la couleur, elle prétendait colorer le costume comme la langue. Sommes-nous transportés dans un autre siècle ! Ce père de famille avec son habit à larges basques, ses souliers à boucles et son jabot de dentelle, n'est-il pas quelque bailli du bon vieux temps, qui juge d'après l'équité plutôt que d'après la coutume ? Et

ces paysannes aux jupes courtes et bariolées, au corsage garni de bijoux, à la coiffure étrange, ne sont-elles pas détachées de quelque missel du moyen-âge, époque où l'humanité rajeunie aimait les tons tranchés, les nuances éclatantes, et se sentait attirée vers elles comme un enfant tourne ses yeux vers la lumière ?

Les Dalécarliens ont conservé le culte de la couleur ; leurs costumes le prouvent comme leurs habitations, comme les instruments de leurs travaux. Les rames de leurs barques sont sculptées et coloriées, et nous nous rappelions notre étonnement de la veille, quand nous rencontrions, au milieu des champs, des moissonneurs portant culottes brodées et bras écarlates, ou des bataillons de faneuses élevant sur l'épaule leur long râteau peint mi-partie de rouge et de jaune.

Chaque paroisse, chaque famille a ses couleurs favorites ;... »

Je n'ai pas besoin d'insister pour faire comprendre que les populations attachées à toutes leurs traditions esthétiques, comme celles dont le comte Vandal nous parle ci-dessus, demeureront douces et sobres ; elles aimeront leur foyer, la vie de famille, elles donneront à la patrie ses meilleurs défenseurs.

On peut généraliser les enseignements de l'exemple particulier que je viens de citer, et certifier que tous les milieux villageois, où sont encore vivantes les idées d'art et d'ornementation, où par leurs maisons, leurs meubles, leurs vêtements, les paysans manifestent une vitalité régionale, sont réfractaires aux utopies révolutionnaires, à la maladie de l'anti-patriotisme, au déchaînement du matérialisme. Ils conservent ce que je ne sais quoi, qui rend les relations sociales plus faciles et plus attrayantes, quelque chose de chevaleresque et d'héroïque qu'on ne retrouve que là.

Ces villages conservés, comme nous en avons encore quelques-uns dans nos montagnes suisses, engendrent une race d'hommes n'ayant rien de commun avec celle qui naît sur l'asphalte de nos villes, une race d'hommes qui demeure pour le pays, sa réserve morale et son rempart matériel.

Il y a une île en Zélande, celle de Walcheren, dont toutes les maisonnettes sont peintes, du haut en bas, d'après des traditions scrupuleusement suivies. Tout ce qui peut se peindre est peint, dans ce coin de terre qui ferait le bonheur de nos impressionnistes, l'effet est, paraît-il, harmonieux et ravissant. Chose curieuse, dès qu'une famille subit des influences extérieures prolongées et change ses habitudes de vivre, elle abandonne ses traditions de couleurs, comme les autres ; et bientôt après, son habitation est repeinte en brun-jaunâtre, du plus maussade effet qu'on puisse imaginer.

Nous saisissons ici sur le vif, l'étroite dépendance qui unit l'esthétique villageoise à l'âme même des villageois ; et ceci est pour nous encourager à lutter de toutes nos forces, contre une banalisation qui ne menace plus seulement les choses, nous venons de le démontrer, mais aussi les gens.

Tous ceux qui s'intéressent aux œuvres génératrices du terrianisme, doivent être nos associés ; nos efforts sont complémentaires des leurs, ils les féconderont.

C'est en vain qu'on essaierait de combattre les forces *utilitaristes* centripètes qui attirent les campagnards vers les cités, par des forces *utilitaristes* centrifuges les retenant au village. Il faut faire intervenir dans cette lutte entre deux courants, ce fluide mystérieux qui s'appelle l'idéal. Or, cet idéal, un nuage à présent le couvre, le paysan de beaucoup de pays a

perdu ses dieux et il n'a pas seulement affronté l'inter-règne du Divin, comme dit M. Isolet, mais l'inter-règne du Beau qui est une des conséquences du premier.

La place quittée par un idéal semblable, ne peut être que reprise par lui, ou rester vide.

Dans sa misère qu'aucune vieille chanson ne berce plus, si le paysan entrevoit une lueur, c'est la lueur jaune de l'or, ou la lueur rouge des révolutions.

Croyez-vous que Mistral, par son musée Arlaten, qui a remis en honneur tous les meubles et tous les ustensiles dont se servait autrefois la famille provençale, par ses concours de costumes et de chants populaires, par les fêtes locales qu'il a ressuscitées, n'a pas fait autant pour la conservation de son pays de Provence, que les professeurs d'économie politique et les philanthropes qui sont venus créer des institutions de secours mutuel, d'assistance, de prévoyance, de crédit agricole et autres procédés d'entr'aide, d'encouragement, d'émulation qui relèvent l'état des ruraux.

On se préoccupe trop exclusivement de nos jours, de satisfaire les exigences matérielles des masses populaires ; on ne songe pas à donner à ces exigences-là, de plus en plus pressantes, un dérivatif puissant ; on ne comprend pas que de garder au peuple la beauté de tout ce qui l'entoure, c'est le faire vivre dans une atmosphère de paix, de joie et de fraternité.

(A suivre)

B<sup>on</sup> G. de MONTENACH.